

Panique à bord



Le 15 Avril 1912 à 2h20, le RMS Titanic sombre en plein milieu de l'Océan Atlantique. Le film éponyme réalisé par James Cameron en 1997, nous raconte les derniers instants d'une société paniquée et déshumanisée. Représenter l'Homme comme un animal, lui enlevant dès lors toute crédibilité humaine, servirait donc à la fiction, pour l'empathie du spectateur et non pas à un spectacle zoologique et informatif. Ainsi, dans le monde réel, une telle panique générale ne conduirait pas à un destin si tragique pour la fierté humaine. Pourtant, le 13 Mai 2013, la société française nous démontre tout le contraire, rappelant aux spectateurs que la fiction est bel et bien inspirée de la réalité.

Il est 9h59 à Lyon, aux portes du Virgin Mégastore. Le naufrage a déjà commencé depuis la veille minuit où, par mailing, le magasin annonce un déstockage de plus de 50 % sur tous les produits. Entassés par dizaines, des « zombies » déjà en train de patienter là depuis des heures, tentent d'ouvrir de force les grilles du centre commercial, comme enfermés par le personnel ; remémorant avec exactitude la scène des passagers de troisième classe enfermés à leur propre pont, perdant la raison face à la situation. Sous la pression constante des futurs acheteurs et le sous-nombre évident des agents de sécurité, le rideau de fer finit par céder dévoilant une ruée de marathoniens de l'achat, comme le montre les innombrables vidéos amateurs déposées sur la toile. La première étape de la panique général est franchie, la libération des chaînes, qu'elles soient matérielles (menottes, store...) ou morales, laissant de côté les codes aristocratiques que l'on nous a enseignés, illustré par le personnage de Caledon Hockley interprété par Bill Zane.



C'est bon, le plus dur est passé, maintenant direction les canots de sauvetage, il n'y en aura pas pour tout le monde alors on se pousse, on se bouscule, on se piétine tel un combat de coqs. Des gens sont écrasés par la foule et personne ne les aide à se relever ; à partir de maintenant, c'est chacun pour soi, exactement comme les naufragés qui ne veulent pas revenir chercher les passagers se débattant dans l'eau gelée. Les premiers produits visés sont les plus chers, tel que le fameux iPad et les consoles de jeux vidéos. Bien entendu, plutôt que d'en laisser aux autres, on préfère en prendre le plus possible pour être sûr de s'en sortir indemne. Chacun pour soi, une habitude lors des mouvements de panique, pourtant la vie est-elle plus importante que tout le reste ? Les stocks épuisés, le personnel n'a pas le temps de remettre d'autres canots à disposition des plus démunis, qu'ils sont déjà dévalisés par les plus pressés. Les négociations affluent entre les clients, chacun veut racheter sa place à l'autre ; les enchères augmentent alors que les produits ne sont même pas encore encaissés. Les portes sont ouvertes depuis à peine trente minutes que le manque de canots est perçu ; la panique s'installe alors dans le cortex du personnel, mais aussi dans celui des clients.



Plus de produit ? C'est pas grave, on se rattrape sur d'autres stocks, comme celui de cent quatre vingt quatre cartouches du nouveau jeu à la mode qui sont à vendre. Ils se ruent dessus, mais pas le temps d'y arriver puisqu'une personne plus maline s'en est déjà emparée avec ses amis. La ruée continue n'importe où, et sur n'importe quoi, s'accrochant au moindre petit

espoir matériel qui reste à disposition de chacun, dérangeant le personnel vendeur non pas pour savoir le prix d'achat, mais le prix de revente qu'il est possible de pratiquer. Arrive ainsi une désorganisation totale, le personnel au bord de la crise de nerf est harcelé et dénigré, il n'y a aucun respect pour ces gens qui vont tout perdre (*le magasin va définitivement fermer ses portes*, NDA), on les traite même de voleurs alors qu'ils sont là pour aider et par passion pour leur métier. Malgré tout, comme l'orchestre du Titanic, ils vont continuer à faire leur travail jusqu'à la fin, ignorés de tous, mais avec fierté et la tête haute. Certains employés montent sur des tabourets et hurlent des ordres aux gens afin de contenir, de canaliser la foule en furie ; en vain. Tel un poulailler, on entend glousser dans tout le paquebot, les enchères illégales affluant à l'entrée des caisses comme à la sortie des portes. La politesse et le respect, des maîtres mots de l'humanité, disparaissent alors avec la situation, sauf pour ceux donc le mot fierté est important et signifie encore quelque chose.

Les suivants dévalisent ce qu'il reste dans les rayons en y laissant de nombreux déchets souvent apportés de l'extérieur, comme s'ils n'avaient jamais appris la politesse, comme s'ils avaient la mort aux trousses. Les fidèles clients, eux qui ont contribué au bref succès du magasin, tels les cheminots du paquebot, ne peuvent même plus accéder à l'embarcadere vu que la déferlante à tout emportée sur son passage, comblant chaque espace vide du paquebot, chaque mètre carré. Maintenant, seule une partie du navire flotte encore à la surface. Les rayons sont remplis d'acheteurs potentiels, la circulation est impossible et l'accès à la délivrance est très long voire impossible. Finalement, après une heure et demie d'attente, les plus chanceux accèdent enfin à la liberté des flots d'une part, et de leur argent d'autre part, laissant aux caisses les bagages pris en trop. Le porte monnaie vide, ils peuvent enfin sortir de cette épreuve la tête vide mais les poches remplies, et peuvent désormais reprendre le cerveau qu'ils avaient oublié chez eux. Il aura suffi de peu de temps pour que ces animaux puissent de sauver tels des rats quittant le navire, piétinant les cadavres du personnel désarmé ; la survie de certains entraîne la mort des autres comme dans beaucoup de mouvements de panique. Mais l'inverse est aussi véritable, la mort de certains entraîne la survie des autres ; tels les officiers qui sont morts pour le sauvetage d'un maximum de passagers, les employés vont tout perdre pour faire gagner de l'argent à ces êtres.



1^{er} Officier Murdoch et 6^{ème} Officier Moody

Ainsi ce que l'on trouvait impensable, ce qui n'était que de la fiction, est bel et bien réalisable. L'Homme n'est finalement pas plus intelligent que l'animal, puisqu'il perd ce qui l'en différencie, son humanité, lors d'une panique générale. Ici, la crise en est la cause fondamentale, se sauver de la noyade grâce à l'argent. Ce petit bout de papier qui détermine la vie de chacun de nous, cet objet indolore et si précieux vaut-il plus que la dignité de chacun ? Est-il mieux que ce sentiment d'humanité ? Ne vaut-il mieux pas mourir pauvre et digne que riche et les mains sales ? Mais pour se poser cette question, encore faut-il arriver à garder son calme et à se contrôler, qu'importe la situation.